

Les Débats

JOURNAL INDÉPENDANT



Le petit commerce
le Dimanche

A toutes les intrigues, à toutes
les menées secrètes comme à tous
les coups de grosses caisses de la
"Lord's Day Alliance," les petits-
commerçants ont répondu simple-
ment par une pétition, que nous
avons remis à nous-même au con-
seil de ville. Le greffier en a donné
lecture. Tous les journaux, à dis-
tinction, ont signalé le dédit de
cette pétition couverte de milliers
de signatures et le public de Mon-
tréal est aujourd'hui au courant de
ce que réclament les petits-com-
merçants, à savoir la liberté de
tenir ouverts leurs petits magasins
le dimanche.

D'un côté une association reli-
gieuse puis-ante, très puissante,
dont l'âme est le fanatique J. Ed-
gar Hill, mini tre protestant; de
l'autre un group nombreux, mais
très faible, de petits commerçants
qui vendent le dimanche des fruits,
des fleurs, de la crème à la glace,
des bonbons, des cigares et des
journaux.

D'un côté, des gens qui ne paient
rien à la Ville, pas un sou de taxe
et qui possèdent des églises, des
temples, des chapelles, des écoles,
des ouvriers, des maisons de pen-
sion etc... au moyen desquels ils
gagnent très largement leur vie et
se font facilement des rentes.

De l'autre côté, des contribuables
qui paient toutes les taxes d'eau,
d'affaires et indirectement de pro-
priété réclamées par la cité, qui
gagnent péniblement leur vie et
qui élèvent parfois une nombreuse
famille en travaillant dur pour
joindre les deux bouts.

Les premiers, les gros, les puis-
sants qui eux ont le dimanche,
et rien que le dimanche, qui an-
nulent des gros sous versés dans
leur temple le dimanche, veulent at-
teindre à la liberté individuelle et
empêcher les pauvres gens de glaner
quelques petits sous le dimanche.

Sentez vous tout de suite où le
bat blesse Messieurs les ministres
protestants qui réclament le repos
du dimanche? C'est purement et
simplement une question de bouti-
que. "Fermez tout pour que nous
puissions ouvrir seuls. Le repos
du Seigneur doit être imposé aux
petits pour que notre verbe soit
mieux entendu, pour que nos sec-
tes si variées, anglicans, métho-
distes, presbytériens, baptistes,
calvinistes, luthériens etc..." j'en
passe des tas — puissent se réunir
dans leurs temples et nous apporter
en échange du pain immatériel
et céleste, les bonnes piastres son-
nantes qui nous sont indispen-
sables pour vivre et élever nos fer-
mes et nos enfants.

"Quand Montréal n'aura plus
de distraction, plus de cigares à fu-
mer, plus de bonbons à croquer,
plus de fleurs qui embaument,
plus de glace qui rafraîchit, plus
de journal qui divertit l'âme,
alors on viendra en foule chez
nous et nous serons les maîtres."

Voilà ce que pense le Révérend
Edgar Hill, cet homme qui veut
dicter ses volontés au Conseil de
ville et qui, ne payant rien à la
cité, pour ses rues et ses trottoirs,
prétend faire marcher au doigt et
à l'œil les échevins élus par les
contribuables.

Dans une lettre publiée par la
Gazette, jeudi dernier, le fanatique
Hill a l'audace de parler pour les
catholiques, et de mêler le nom de
notre vénéré prélat à ceux des pro-
testants qui veulent écraser les
petits commerçants du dimanche.

Sachez bien M. Hill et tous vos
amis que le chef de notre église, le
grand pontife Léon XIII, dût l'esprit
de justice et de tolérance
fait l'admiration de la chrétienté,
n'a jamais interdit, même à Rome,
le petit commerce le dimanche.
Vous n'avez donc pas à tenter
d'englober dans votre alliance hé-
rétique, nos prêtres et les fidèles
de notre église. Vade retro.

Parlez en votre nom, tentez d'in-
troduire à Montréal les habitudes
et les mœurs des pays protestants,
mais ne touchez pas au catholi-
cisme pour arriver à vos fins.

Et maintenant, Messieurs les
échevins quand le Rev. Edgar Hill
vous demandera de faire appliquer
le règlement qui prévoit la ferme-
ture des petits magasins le diman-
che, règlement qu'aucun conseil
de ville n'a osé mettre en force,
réclamez à ce citoyen le paiement
des taxes que les protestants ne
versent pas dans notre trésor civi-
que. Savez-vous à combien elles
se montent? Il y a \$6,687,580 de
valeurs immobilières qui ne sont
pas taxées du côté des protestants
à Montréal. Imposez-les et vous
pourrez payer nos rues, refaire nos
trottoirs et nous donner de la
lumière pour éclairer le Rév.
Edgar Hill.

En attendant que vous receviez
cet argent, laissez vivre les petits

commerçants du dimanche. Faites
mieux, protégez les! Donnez-leur
le droit à l'existence à ces petits
contribuables qui paient des taxes.
N'attachez pas votre nom à une loi
d'exception. Annulez le règlement
qui les frappe, parce qu'il est sus-
pendu sur leurs têtes et qu'il suf-
frait d'un chef de police dévoué à
la "Lord's Day Alliance" pour ré-
duire à la noire misère d'honnêtes
familles et de bons citoyens.

Jules Guénette

Les cendres
de Cremazie

Il se fait un mouvement pour
ramener au Canada la dépouille
mortelle du grand poète.

Avant de s'engager dans cette
voie et de réunir les fonds indis-
pensables pour rendre en terre cana-
diennne les derniers devoirs à
Cremazie, il faudrait être sûr que
les cendres du poète exis-ent quel-
que part.

Si nous en croyons plusieurs
de nos amis, les restes de Cremazie
seraient malheureusement introu-
vables.

Alors qu'on lui élève un monu-
ment de bronze. Ce ne sont pas
les places qui nous manquent pour
y dresser une statue à l'immortel
poète du Drapeau de Carillon.

Benjamin Forties.

Le magistrat O'Keefe

Vous connaissez l'histoire. A
Ottawa il s'est trouvé un magis-
trat anglais qui a débouté de sa
plainte une Canadienne française,
Mme Roy, parce qu'elle a voulu
donner son témoignage en français.

Ce magistrat a nom O'Keefe.
Maintenant supposez qu'un juge
Canadien-français, de la province
de Québec, ait exigé qu'un préve-
nu ou un plaignant anglais fasse
sa déposition en français.

Vous entendriez un joli tapage!
Tous les fils d'Albion hurleraient
contre le juge et demanderaient
au moins sa tête.

A Ottawa on admire le juge
O'Keefe. Pour un peu on propose-
rait qu'il soit "sire" lors du cou-
ronnement d'Edouard VII.

Qu'en pense le ministre de la
justice?

Onésime Martin.

UN ULTRAMONTAIN

Le gîteux qui rédige les inepties
à l'adresse de Monseigneur
Rozier, continue dans la Vérité de
Québec à bavarder sur la France
officielle comme il l'appelle, et à
tromper ses lecteurs sur la situa-
tion de notre vieille mère patrie au
point de vue catholique.

La Croix de Paris, condamnée
du haut de la chaire par un émi-
nent prélat, inspire toujours M.
Tardivel qui en coupe des tran-
ches pour les idiots qui se déte-
nent à la lecture de sa feuille rétro-
grade.

Si l'on veut juger la France
catholique qu'on s'en tienne aux
paroles de Monseigneur Rozier:
"Le denier de Saint-Pierre est
alimenté aux trois quarts par la
France... Sur six évêques mission-
naires, morts l'an dernier pour la
défense de la foi catholique les six
étaient Français."

Et maintenant Père Tardivel
laissez donc la France en repos et
ne vous inquiétez pas de son
avenir. Grande elle a été, grande
elle est, grande elle restera.

Quant à la loi sur les Associa-
tions votée le 1er juillet 1901, tout
le monde reconnaît aujourd'hui
qu'elle a consolidé la situation du
clergé français, que cette loi était
nécessaire, qu'elle a débarrassé le
pays d'un tas de sangsues qui le
ruinaient et qu'enfin elle restera
comme une des meilleures qui
aient été adoptées par la Législa-
ture.

M. Waldeck-Rousseau n'a oublié
qu'une chose avant de présenter sa
loi, ce fut d'envoyer une délégation
à Québec pour demander
l'avis de M. J. P. Tardivel et de
Diana Vaughan.

Ce mépris pour le vieil ergoteur
de la Vérité, lui vaut aujourd'hui
d'être appelé sectaire et révolu-
tionnaire. Mais ce qu'il s'en
moque! Tout autant que Monsei-
neur Rozier qui rentre en France
emportant notre estime et notre
admiration.

Nestor.

PENSÉE

En Russie, j'habite; en Allemagne, je
pense; en France, je m'amuse; en Ita-
lie, en Espagne, en Suisse, j'admire; en
Angleterre, en Hollande, en Belgique, je
travaille; en Amérique, je fais des affai-
res; partout j'aime. Mais je ne saurais
dire où je me trouve le mieux; peut-être
partout également bien et également mal.

Antoine Rubinsteln.

Mort au Champ
d'honneur

Des nouvelles tristes nous sont
parvenues cette semaine des loin-
tains champs de bataille du Sud-
Africain.

Devant les hécatombes des fils
du Canada, devant ces victimes
d'une guerre injuste, devant la
douleur des familles qui sont dans
le deuil, nous ne pouvons que
nous incliner et plaindre ceux qui
pleurent leurs fils morts en com-
battant.

Dans cette pensée de tristesse,
se mêle une fierté bien légitime.
Les nôtres ont péri en héros, face à
l'adversaire. Ils ne pouvaient pas
fuir. C'étaient des Canadiens!

Sur notre sol sacré ils avaient
puisé la bravoure, l'honneur et le
sentiment du devoir.

Puisse les bruits de paix pro-
chaines se confirmer pour que l'ex-
ode des nôtres cesse enfin et que
notre gouvernement se relève après
s'être agenouillé devant Cham-
berlain.

Jean Cadot.

M. SULTE POÈTE!

On se demandait vaguement quel
motif avait pu pousser Benjamin
Sulte à s'attaquer aussi brutale-
ment à ce pauvre Cremazie.

L'aliénation mentale était cou-
ramment invoquée comme la seule
excuse à cet acte insensé.

Mais on était loin du compte.
M. Sulte qui se croit historien,
se croit aussi poète et le renom de
Cremazie le gênait. Il a voulu dé-
boulonner la Colonne.

L'Echo de l'Ouest, l'organe dans
lequel M. Sulte expectore à l'étran-
ger nous arrive le 4 avril dernier
avec un poème signé Benjamin
Sulte et intitulé "Minneapolis."

Après avoir lu cette œuvre gro-
tesque, bien des gens pardonneront
beaucoup de choses à l'insulteur
de Cremazie. Le pauvre homme
mérite la pitié.

Voici la pièce:

Des lacs, des lacs et des étangs
Où les bisons de l'ancien temps
Venaient se battre en carnavales,
De l'eau partait: "Minnesota,"
Nom sauvage du grand Etat,
Plaines, savanes.

Joli début, n'est-ce pas. Oh com-
bien poétique!

Des étangs, eh, c'est un vicomte
de Montréal, cela.

Ces bisons de l'ancien temps quels
sont-ils?

Des bisons qui s'ébattaient en car-
navales, dans les lacs. Pauvres
nous qui avions toujours cru que les
bisons se tenaient dans les plaines.

Minnesota... grand Etat, espèce de
titra toi même.

Des flots sur des flots qui s'en vont
Le Mississippi les confond
Et les entraîne avec ses ondes
Semant l'abondance en tous lieux;
Près verdoyants, vergers ombreux,
Collines blondes.

Les flots s'en vont, le Mississipi
les confond, puis il les entraîne,
qu'est-ce que cela peut bien signi-
fier?

Tout à l'heure c'étaient tous des
lacs, maintenant ce sont des prés
et puis des collines blondes. Ont-elles
une perruque?

L'eau qui s'évapore, l'eau qui rit,
Route, travaille et vous nourrit:
Minnehaha, puis Saint-Antoine.
Voyez-vous le torrent altier
Que salua tout le premier
Un jeune moine?

Grand Titia, Ohiri, quelles liai-
sons, grands dieux.

Minnehaha, puis Saint-Antoine,
comment diable ces deux person-
nages là ont-ils bien pu se rencon-
trer? D'ailleurs M. Sulte ne le suit
pas puisqu'il ne le dit pas.

Voyez-vous d'ici ce torrent qui
salua un jeune moine et, le premier,
encore. Très poli, M. le Torrent!

Michel Acault et Hennepin,
Grands voyageurs, nous ont dépeint
Les beautés de ce paysage,
Avec Dugul leur compagnon—
Tous trois ont attaché leur nom
A ce voyage.

Comment la finale tombe bien,
n'est-ce pas?

Ces grands voyageurs qui atta-
chent leur nom à un voyage, com-
me on attache une casserole à la
queue du chat de la maison.

Malgré l'Après dimal du nord,
Bravant les Sioux et la mort,
Quelle était donc leur espérance?
Porter chez un peuple nouveau
L'esprit chrétien et son flambeau
Pour Dieu, la France

Mais vous vous oubliez, M. Sulte:
parler de la France, fi, le patrio-
tisme!

Il est vrai que France était né-
cessaire pour rimer avec espérance.

A. Béclair.

Leurs souvenirs, simples, charmants,
Plantent sur les beaux monuments
Qui recouvrent vos cent moulanges.
L'industrie apportant sa fleur,
Revêt le tout d'une couleur
Des plus étranges.

Ces beaux monuments, le Monu-
ment National, sans doute, recou-
vrent, recouvrent cent moulanges.
Quoi moulanges, moulures, mou-
lages. Mais il n'y a que vous ici,
de moule, M. Sulte.

L'industrie apporte sa fleur, sa
fleur d'orange, sa farine, parles
à vainqueur des patriotes!

Et toujours la finale qui se casse
les pattes.

Ah! ce n'est point comme autrefois
Ce qui se passe, je le vois:
Le siècle a changé d'équilibre.
Un monde qui n'existait pas
Nous invite à suivre ses pas,
Et l'homme est libre!

Tout ceci est merveilleux, les
libertés sont libres, évidemment
mais le seul qui change d'équilibre
et qui même le perd trop souvent,
c'est vous ô M. Sulte!

Les découvertes, aujourd'hui,
Appartiennent au plus instruit,
Au plus avisé de bien être.
Dans votre Minneapolis
Il trouve un merveilleux pays
Où je crois qu'il fait bon de naître,
Et je serais heureux d'en être.

BENJAMIN SULTE.

M. Sulte écrit très mal en prose,
chacun sait cela, mais il a tort de
s'imaginer que sa prose puisse
avoir meilleur aspect sous la forme
versifiée, ces deux premiers vers
en sont la preuve.

Quant à pays, rimant avec Min-
neapolis, ces choses-là se font quand
on est de Marseille, mais pas de
Trois-Rivières.

Les deux derniers vers, je les
déguste. Ils me rappellent le Ba-
ptême du Ptit Ebéniste.

Que c'est, comme un bouquet de fleurs.

Après avoir lu cette poésie, on
n'a plus le courage d'en vouloir à
M. Benjamin Sulte.

Quant à nous nous sommes prêts
à lui pardonner et même à le
plaindre.

Okiri.

La Lord's day Alliance

Encore une société qui veut nous
imposer le repos obligatoire le di-
manche.

Elle commence par donner des
ordres au comité de police et il e
secoue son tonnerre en fer blanc
pour épouvanter les échevins.

Allez vous en donc à Westmount
avec votre Lord's day Alliance et
laissez-nous vivre en paix à Mon-
tréal! Sont-ils ébattants ces gens-
là! La liberté pour eux, rien que
pour eux. Nous autres, si cela
continue, nous devons nous pas-
ser de manger le dimanche.

Zut.

La Commission de Colonisation

La montagne a beaucoup de
difficulté à enfanter sa souris. En
d'autres termes, le gouvernement
Parent fait de grands efforts pour
accoucher de sa commission de
colonisation, ça n'avance pas vite.

Voulez-vous que je vous dise
quel est le plan de M. Parent;
c'est de ne mettre que ses créatures
les plus serviles dans cette com-
mission. Plusieurs ministres font
de la résistance et c'est ce qui rend
la parturition si lente.

D'après un politicien toujours à
l'affût, M. Parent entendrait cons-
tituer sa commission des trois per-
sonnages suivants: M. M. Chry-
sostôme Langelier, Geo. Tanguay,
et Ulric Barthe. M. M. Alarie et
Dupont en seraient les secrétaires.

Tous des Québécois, quoi!
Comment voulez-vous que M.
Turgeon, que M. Gouin, que M.
Déchène, consentent à la création
d'une pareille commission?

BOB.

TOUS ANGLAIS

Le gouvernement fédéral vient
de décider la création d'une com-
mission permanente composée de
trois membres pour régler le trafic
des chemins de fer.

M. Blair qui a déposé le projet
de loi choisira-t-il trois membres
anglais, ou daignera-t-il appeler
au moins un Canadien-français
comme commissaire?

Si nos députés à Ottawa n'ou-
vrent pas l'œil il est bien certain
que les commissaires seront tous
des Anglais.

La province de Québec n'est pas
une quantité négligeable et il y a
chez nous quelques Canadiens-
Français qui veulent être comptés
pour quelque chose dans les con-
seils du gouvernement.

A. Béclair.

LES CONTINGENTS NEFASTES

Deuts de Basidi.



LAURIER [A la Nourrice Canada].— Ces miches-là finiront par me coûter la vie.

Royaumes et
Républiques

Les dépêches d'Europe nous an-
noncent des émeutes sérieuses en
Belgique.

Est-ce une royauté qui s'effon-
dre?

La Belgique est le pays du so-
cialisme. Fatalement, le jour vien-
dra où le roi Leopold, qui semble
avoir perdu sa popularité d'autre-
fois, devra céder la place à un
autre régime. Le peuple belge dont
les salaires sont aujourd'hui déri-
soires aspire à une autre chose qui
lui paraît meilleure.

Combien de dynasties chancel-
lent en Europe! La royauté espa-
gnole marche depuis des années
avec l'épée de Damoclès sur la
tête; son existence tient à un fil;
les petites monarchies du Sud-Est
de l'Europe: la Serbie, la Bulgarie,
la Roumanie n'existent que grâce
au fameux équilibre européen. Les
princes serbe et bulgare sont fran-
chement haïs du peuple, que main-
tiennent seuls dans l'ordre la ter-
reur et la botte de fer du milita-
risme. La Turquie n'est plus qu'un
fantôme de puissance, aux mains
d'un souverain apeuré et hanté des
pires cauchemars. Les grands em-
pires chancellent sur leurs bases.

L'Autriche est divisée entre deux
races qui s'abhorrent, et tous les
diplomates de l'Europe appréhen-
dent la mort de son vieux souve-
rain, car très probablement sa suc-
cession mettra le feu à l'Europe.
Allemands et Hongrois en profite-
ront pour donner libre cours à
des haines que tempère seul le respect
de tous pour le vénérable François-
Joseph.

Le nihilisme est une plaie aux
cent bras qui envahit toute la Rus-
sie et qu'on ne bailloine que par
par la trannnie, l'arbitraire et la
force brutale; il faudra bien un
jour que poussé par les événements,
le Czar donne à son peuple une
représentation nationale et ce sera
le commencement de la débâcle.

La tranquillité de l'Empire alle-
mand est superficielle; les roite-
lets de la Confédération ne subsis-
tent qu'avec peine le joug de Guil-
laume. Prussiens et Allemands se
détestent cordialement; l'armée,
arrogante et brutale, est à couteaux
tirés avec le peuple, et la collision
prochaine de ces deux éléments
sera terrible.

La victoire a créé cet empire, son
souvenir seul le maintient. Tous
les canons des forteresses et tous les
traineurs de sabre prussiens, au
jour d'un premier revers, n'em-
pêcheront pas la défection des pe-
tites principautés. Guillaume le
comprend si bien qu'il cherche par
tous les moyens possibles à se con-
cilier l'affection des peuples en se
rendant populaire.

La monarchie anglaise en accor-
dant à son peuple toutes les libé-
tés, seule paraît avoir un avenir
assuré, si toutefois la déchéance
de la puissance britannique dans
le monde ne vient mettre le holà.

Et tous ces pays après avoir se-
coué le joug royal, et proclamé la
République gagneront-ils au chan-
ge. Qui sait!

Il faut bien l'avouer, les républi-
cains modernes, ne représentent
guère l'idéal du gouvernement
révé.

Aux Etats-Unis, où l'on ne parle
que de liberté, on en est encore
réduit après cent ans de Républi-
que à la loi de Lynch; à considé-
rer que la couleur de la peau est
la seule marque de supériorité, et

que les noirs, par exemple pour
l'affranchissement desquels on a
fait la guerre, dépensé des milli-
ards et tué un million d'hommes,
ne valent guère mieux que la corde
qui sert à les pendre, le plus sou-
vent sans aucune forme de procès.

Les autres Républiques, améri-
caines, par là les prononciations,
sont dans une anarchie com-
plète, et presque toujours en révo-
lutions, à part le Mexique qui sous
la sage administration de son pré-
sident, paraît s'acheminer vers des
temps meilleurs.

La France, après avoir balayé
ses rois et conquis toutes ses li-
bertés par des révolutions, en est
encore à chercher la meilleure
forme à donner à cette république
qui pourtant lui est chère. Y arri-
vera-t-elle? Combien de partis ré-
publicains dans la République!

Les royautés ne vivront qu'un
temps bien limité désormais. Les
peuples se fatiguent de voir le
droit d'hérédité, toujours dans la
même famille, chose absurde en
ceci qu'un parfait imbécile peut
succéder, de droit à un homme
d'intelligence remarquable, aussi
le suffrage universel est-il caré-
sés de tous. Malheureusement les ré-
publicains n'auront jamais assez
d'abnégation pour arrêter la course
effrénée des gens à l'a-saut du
pouvoir et des honneurs, et em-
pêcher les lutttes peu édifiantes des
partis pour la suprématie.

L'homme n'étant pas parfait
n'arrivera jamais à la perfection
gouvernementale. Il y aura tou-
jours en tous pays, des haines, des
jalousies et par suite des conflits
et des batailles. Depuis des siècles
la pauvre humanité poursuit sa
course à la recherche de l'idéal,
entrevu sans jamais l'atteindre,
tels ces mirag' des glaces polaires,
lorsque l'on aperçoit tout près de
soi des villes fantomatiques, où l'on
n'arrive jamais.

Et il en sera toujours ainsi à
moins que nos petits enfants,
moins ambitieux et plus pratiques,
effacent les frontières et se déchar-
gent du colossal impôt de la
guerre, en se donnant la main de
peuple à peuple.

Mais alors c'est qu'il n'y aura
plus d'idée de patrie, et que
l'amour du cher foyer se sera à
tout jamais envolé.

Or, quand il n'y aura plus de
patrie à aimer et à chanter il n'y
aura plus de poésie, et le patrio-
tisme si enraciné aujourd'hui dans
nos âmes emportera dans sa chute
ce qu'il y avait de meilleur dans
le cœur de l'homme.

Les peuples comme les individus
ne sont jamais contents et ne le
seront jamais. On dit qu'un peuple
heureux n'a pas d'histoire. Dérision!
Ceux qui n'ont pas d'histo-
ire, essayent par tous les moyens
possibles de s'en créer une.

La science, aux passions huma-
ines ne changera rien et voilà pour-
quoi l'avenir malheureusement ne
sera guère meilleur que le passé.

Francis Fleury.

FESTIN MACABRE

Dimanche dernier pendant que
l'on reconduisait au cimetière la
dépouille mortelle de M. A. G.
Bourbonnais, député de Soulanges,
une quinzaine de collègues du
regretté défunt banquettaient à
St Jérôme.

M. Prévost avait convié chez lui
les députés suivants:—M. M. Ma-
urice Perrault, G. Smith, H. Cham-
pagne, H. Caron, Delaney, J. A.
Lane, L. P. Fiset, Chenevert,

J. E. Duhamel, J. A. Lacombe,
Bergevin, C. B. M'jor, Ph. Roy, et
F. X. Dupuis.

M. Raymond Préfontaine était
aussi présent.

C'est festin tenu le jour de l'en-
terrement d'un député, les verres
ont du se choquer aux échos des
glaises il semble que les bruits mou-
rants d'un lointain Libéra soient
allés se mêler aux rires et aux dis-
cours de tous ces collègues en gaité
plutôt qu'en deuil.

C'était macabre.

À quelle occasion ce conciliabule
au filet et au champagne?

Les uns disent que c'était pour
"boomer" M. Préfontaine comme
successeur de M. Parent à Québec.

Les autres racontent que c'était
pour lancer un ultimatum au pre-
mier ministre.

Qui se chargera de nous racon-
ter par le menu ce qui s'est passé
là?

Jean.

Loyal M. Demers

M. Philippe Demers, député fé-
déral de Saint-Jean,

2 Choses du Transvaal

Les Camps de Concentration

(Documents inédits)

Les ministres anglais attribuent actuellement, dans les livres bleus anglais, la grande mortalité qui règne dans les camps de concentration à la prétendue malpropreté des femmes boers et à la manière inintelligente dont elles soignent leurs enfants.

Voici quelques extraits d'une lettre de C. T., écrite le 23 janvier 1902, d'un camp de concentration et publiée par le Manchester Guardian: "Je crains que nous ne mourions tous de la fièvre, si nous devons rester plus longtemps dans ce camp encombré et fermé. L'enceinte de fils de fer est tout contre les tentes, et on ne peut pas se promener pour respirer un peu d'air frais. Nous ne pouvons pas non plus aller à la ville. La rougeole, la coqueluche et la fièvre typhoïde ont exercé de terribles ravages parmi jeunes et vieux. Oh ces chers petits enfants! Les voir languir et périr... comme des plantes délicates sous les rayons brûlants du soleil! Chaque jour on en entore deux, trois et même jusqu'à huit. Nous ne pouvons pas vivre sous ces tentes; pendant le jour elles sont trop chaudes; le soir elles sont trop froides; les tentes sont pleines de moustiques; et tout cela nous rend malades. Les malades atteints de rougeole sont tout mouillés et meurent d'une fluxion de poitrine. Même quand l'eau ne traverse pas, les lits, les vêtements et tous les objets sont pénétrés d'humidité pendant les nuits pluvieuses. Les jours de pluie nous devons fixer complètement l'ouverture des tentes et pour en sortir ramper dans la boue. C'est une vie affreuse. Des courants d'air presque dans chaque tente. "Rachel" pleure ses enfants et ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus.

Les malades sont assez bien soignés à l'hôpital et le surintendant fait son possible pour maintenir la salubrité du camp. Aujourd'hui nous avons des pommes de terre et des oignons, un cadeau. Mais je ne sais comment nous passerons l'été sans légumes ni fruits. Il a fait de nouveau très chaud et nous avons eu ces derniers jours, grande diète d'eau; nous ne pouvons ni laver nos vêtements ni prendre de bain. Nous avons grande peine à préparer nos repas et nous devons souvent nous coucher sans avoir diné parce que nous manquons de combustible... Mme du P. a perdu son cher petit garçon. Quand la coqueluche et la rougeole viennent ensemble, les enfants ne s'en tirent pas; et quand ils semblent se rétablir ils prennent une sorte de phthisie et c'est leur fin..."

D'une lettre postérieure: "Rien de nouveau ici, sinon que tous ceux qui ont la fièvre (typhus) meurent. C'est un miracle quand l'un d'entre eux se rétablit, et alors c'est plus qu'un squelette."

COMMENT OPERENT LES BOERS

Le Scotsman du 23 mars publie une lettre qui contient des informations importantes sur la situation, dans le Transvaal. Tandis que les télégrammes officiels ont maintes fois réitéré que le centre du pays, Johannesburg, Pretoria, est, grâce au système de block-haus, sur un espace de plus en plus grand débarrassé de l'ennemi, le correspondant du Scotsman qui est aussi juge que son journal, nous révèle une toute autre situation. Voici la traduction de sa lettre, datée de Pretoria, le 1er mars: "Dans ces derniers temps le territoire autour de Pretoria et de Johannesburg a été plein de l'ennemi et ils ont fait sentir leur présence d'une manière pénible à bien des égards. Il y a deux ou trois nuits, une bande de 30 hommes armés est arrivée à Manhye et a pris possession de Zwartkoppies, la campagne de Sam Marks. M. Marks et sa famille étaient heureusement absents; les boers se sont conduits très convenablement à l'égard des habitants; ils ont pris tous les vêtements d'hommes qui se trouvaient à la ferme, des couvertures, des draps, des couvertures de voyage, et des vivres autant qu'ils ont pu en emporter. Il n'y a pas eu de pillage d'objets précieux ni de destruction inutile. Avant l'aurore leur œuvre était achevée et ils s'en allèrent tranquillement... la maison est à une portée de fusil du poste militaire qui se trouve à la station de Eerste Fabriek, mais jusqu'à présent on n'a rien fait pour protéger la ferme de M. Marks. Il y a trois jours un détachement de même force, peut-être du commando, a visité une ferme, actuellement exploitée par le gouvernement et située droit sous les canons du fort Wonderboom. Ils sont venus en plein jour et ont pris aux hommes leurs habits, leur ar-

LEGENDE D'AMOUR

(Pour Les Débats)

—Yah! —Zahé!... Ils allaient ainsi, chaque soir, enlacés leurs sveltes adorables comme les jeunes dieux des âges antiques, et ils égrenaient leurs noms comme une prière.

—Yah! —Zahé!... Ils étaient ineffablement beaux et savoureusement jeunes, avec ces noms du ciel qu'ils s'étaient donnés au baptême de leur amour, dans la fontaine des lèvres où coule l'eau tiède et délicate des longs baisers fondus.

Ils avaient fui, loin, très loin des villes et des hommes pour s'aimer, s'adorer et mourir dans les libres caresses et sous les libres cieux. Ils avaient fui vers des solitudes, et c'était en un vallon étroit et profond dont les pentes étaient fourrées de bois obscurs comme d'une toison brune. Une fontaine y somnolait parmi le tressaillement des roseaux, le recueillement des roseaux et la douceur éplorée des saules. L'ombre y était épaisse ainsi qu'un voile de veuve, et si les matins éclatants y débordaient en torrents de clartés tendres, les crépuscules ne tardaient pas à s'y évanouir, violents et figés comme les regards d'extase aux gloires des vitraux. C'était une tombe enchantée où pesait un silence magique, harmonieux du clair sanglot des sources, de la coulée froissante des brises et de la musique des oiseaux heureux.

—Yah! —Zahé!... Ils avaient emporté des poignées d'or au jour de leur fuite; et dans la mesure croulante qu'un vieux paysan leur avait loué, pas un seul instant ils n'avaient regretté la vie de mollesse voluptueuse parmi les cousins profonds où des mains serviles eussent veillé sur leurs désirs, et les terrasses blanches où des harpes eussent rêvé près d'eux sous d'opulentes retombées de roses. C'étaient, là-bas, les misérables joies vulgaires parmi l'ennui conventionnel de la cité, les inimitiés de familles, les chocs de jalouses méchantes, les absences qui allaient les plus longues heures du jour. Là-bas, c'était l'amour attristé parmi le commerce important des hommes.

Il eût été l'amour sans mélange dans la sérénité glorieuse et inviolée des choes de Dieu. Aussi, par le minuit de lune qui avait clos le jour nuptial, sous les manteaux de voyage qu'on avait traditionnellement jetés sur leurs épaules de nouveaux époux, ils avaient fui, sans se retourner, la main dans la main et leurs chevelures en or flamantes, sans souci d'itinéraire convenu, laissant du ciel et du ciel, des plaines et des collines, entre le pays natal et la solitude inconnue où ils allaient ensevelir leur rêve. Le désir de s'aimer, comme on ne s'aimait pas parmi les hommes, de s'aimer au-dessus de tout jusqu'à la tombe, hantait leur course insensée. Ils ne s'étaient arrêtés qu'au matin, ivres de lassitude, défaillant l'un sur l'autre en la peur encore vibrante que, de leur demeure, on n'eût déjà découvert le secret de leur voyage nuptial qui était une fuite éternelle. Et ils avaient vite repris leur course inquiète, la main dans la main et leurs cheveux en or flammes.

...Maintenant, des mois avaient coulé. Ils s'oubliaient. Il n'y avait plus de remords ni de regrets nostalgiques en eux; ils s'aimaient à mourir.

Dans ce vallon perdu, nul être humain ne pouvait troubler la tendresse de leur solitude. Et chaque soir tiède qui devait s'évanouir en clair de lune, ils sortaient, amoureux et continuellement enlacés, de la mesure, pour savourer la bonté grave des choses qu'il ombre fait révéler. Ils étaient divins, errant ainsi par les sentiers obscurs. Ils glissaient, harmonieux et souples, comme deux fils de flamme entre les branches. Leurs bras entre-lacés se croisaient sur leur nuque et leurs mains retombaient, comme des fruits, sur leur poitrine. Leur promenade avait pour but voluptueux la vasque de roche et d'argile où la fontaine était assoupie. Elle avait, sous le crépuscule expirant, les luisances de regards aimants, comme un éclat fiévreux de prunelles qui se vident d'extase. Les deux époux en faisaient le tour durant des heures lentes, alanguis, sans paroles, prêts à défailir de la joie savoureuse qui enveloppait sans secousses leur âme et leur chair, à se voir, à se sentir étreints, avec les choses complètes pour seuls témoins dans la mort poétique du jour. Les chevelures longues des saules qui, au moindre souffle, balayaient les mousses et les eaux, coulaient sur eux des caresses chatouilleuses. Ils tressaillaient, poussaient des petits cris pâmés qui les faisaient se resserrer encore l'un contre l'autre. Parfois ils s'arrêtaient pour se pencher au bord de la fontaine ou entraient dans l'eau jusqu'aux genoux pour y regarder, haletants, l'orgueil triomphant de leur jeunesse, la suavité rythmique de leurs sveltes mêlées et confondues sous la tente blonde et flottante de leurs cheveux. L'ombre se posait comme une tente bleue autour de leur tressaillement. Puis l'angelus tintait au clocher d'un hameau lointain. C'était l'instant suprême qu'ils attendaient, chaque soir heureux. Aux volées mélancoliques qui passaient sur la colline,

Les Propos de Tante Rosalie

Que je vous donne la classique recette du filet de bœuf sauté aux câpres.

Le filet est la pièce ou quartier de bœuf le plus délicate, une entrecôte de ferme, ajoutez un morceau de beurre, un peu de bouillon, un peu de vinaigre et une pincée de râpes. Laissez donner un bouillon et versez cette sauce sur les tranches de filet.

Maintenant une recette fort célèbre et qui est dépe de figurer dans un musée de cuisine: l'aloïau à la Godard.

L'aloïau est la pièce ou quartier de bœuf coupé le long des vertèbres et vers le haut du dos. On distingue entre les morceaux d'aloïau celui de première place, celui de seconde et celui de troisième place. Celui de la première a beaucoup plus de mérite que les deux autres, attendu qu'il contient une plus grande partie de filet. Quand il est gros et tendre, on le met dans une saucière avec la broche avec son propre jus; une heure et demie de cuisson lui suffisent.

Si vous levez le filet d'un aloïau que vous coupez en tranches assez minces, mettez-les dans une saucière avec une sauce aux câpres, anchois, champignons, une pointe d'ail, le tout haché, passé dans un peu de beurre et mouillé avec un bon coulis. Quand vous avez dégrasé la sauce assaisonnez-la de bon goût; mettez-y les tranches de filet avec le jus de l'aloïau, faites chauffer sans qu'il bouille et servez sous l'aloïau.

On me demande encore un remède contre les verrues. Un très bon remède contre les verrues, c'est l'acide pyrolique appliqué soir et matin. Cet acide, lorsqu'il est en solution sert dans quelques préparations domestiques sous le nom de vinaigre distillé; on le trouve en vente en pharmacie. Une partie d'acide pyrolique dans six parties d'eau. On étend ainsi les falsifications si fréquentes et la solution ainsi obtenue a toutes les propriétés du vinaigre distillé. C'est elle d'ailleurs qu'on vend aujourd'hui sous ce nom.

Une mère me conte que sa petite fille a des dartres à la tête.

Voici le procédé: On se lave le matin et le soir avec du savon et de l'eau, et on la lave de nouveau avec de l'eau de chaux ayant servi à purifier le gaz. Cette eau de chaux constitue un composé très hétérogène, de sorte qu'il est impossible de spécifier lequel des composants produit le résultat. Elle confère de la chaleur, de l'harmonie, de l'hydrogène sulfuré, une huile volatile et probablement plusieurs autres composés de nature plus complexe.

Après les gros maux de tête, les petits. On désire un remède contre le hoquet. Je vous en ai déjà tant donné. Enfin en voici un autre: Versez deux gouttes de crésote de godon de hêtre dans un peu d'eau. Terminez par quelques considérations sur l'eau chaude dont on ignore généralement les bienfaits.

Les gens qui d'ordinaire se lèvent le matin froids et languissants, doivent en chercher le cause dans une sécrétion insuffisante de la glande thyroïdienne. On peut souvent remédier en buvant un bon verre d'eau avant de se coucher. Cela aide à la sécrétion nocturne et conserve la fraîcheur et la santé des tissus; on se lève plus fort le lendemain.

L'eau chaude est un des meilleurs agents thérapeutiques. Un bain chaud en se mettant au lit, même par les brûlantes soirées d'été, guérit mieux de l'insomnie que la plupart des drogues.

L'inflammation est presque toujours à des compresses d'eau très chaude, compresses entre autres continuellement. De l'eau très chaude cicatrise les blessures et en outre, si elle est propre, et elle doit l'être, elle aide à stériliser la plaie.

Un remède efficace se trouve presque toujours dans un verre d'eau chaude. C'est l'ancien remède d'un vieux médecin, qui avait une campagne, qui est pour les rhumatismes et aboume les drogues.

Pour Pardessus et Vêtements de printemps, s'adresser à la maison B. A. Leprohon & Cie, tailleurs, rue Notre-Dame, No 1687.

Gin Canadien Croix Rouge

EMILE ESCANDE

Gin Canadien Croix Rouge

COMPTABLE, AUDITEUR, LIQUIDATEUR DE FAILLITES

1598-1600 NOTRE-DAME MONTREAL

LIBRAIRIE FRANCAISE

1632 rue Ste-Catherine

Succursale de Journal LES DEBATS

LE "MODERNE"

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

Sommaire au Numéro du jour

Avril 1902

Roman en 2 volumes: Le Dûge d'un héros

Voyage en Suisse: M. G. G. G.

Le Mortel: M. G. G. G.

Les Lettres: M. G. G. G.

La Semaine: M. G. G. G.

Le Livre: M. G. G. G.

Le Journal: M. G. G. G.

Le Mois: M. G. G. G.

Le Jour: M. G. G. G.

LEGENDE D'AMOUR

(Pour Les Débats)

—Yah! —Zahé!... Ils allaient ainsi, chaque soir, enlacés leurs sveltes adorables comme les jeunes dieux des âges antiques, et ils égrenaient leurs noms comme une prière.

—Yah! —Zahé!... Ils étaient ineffablement beaux et savoureusement jeunes, avec ces noms du ciel qu'ils s'étaient donnés au baptême de leur amour, dans la fontaine des lèvres où coule l'eau tiède et délicate des longs baisers fondus.

Ils avaient fui, loin, très loin des villes et des hommes pour s'aimer, s'adorer et mourir dans les libres caresses et sous les libres cieux. Ils avaient fui vers des solitudes, et c'était en un vallon étroit et profond dont les pentes étaient fourrées de bois obscurs comme d'une toison brune. Une fontaine y somnolait parmi le tressaillement des roseaux, le recueillement des roseaux et la douceur éplorée des saules. L'ombre y était épaisse ainsi qu'un voile de veuve, et si les matins éclatants y débordaient en torrents de clartés tendres, les crépuscules ne tardaient pas à s'y évanouir, violents et figés comme les regards d'extase aux gloires des vitraux. C'était une tombe enchantée où pesait un silence magique, harmonieux du clair sanglot des sources, de la coulée froissante des brises et de la musique des oiseaux heureux.

—Yah! —Zahé!... Ils avaient emporté des poignées d'or au jour de leur fuite; et dans la mesure croulante qu'un vieux paysan leur avait loué, pas un seul instant ils n'avaient regretté la vie de mollesse voluptueuse parmi les cousins profonds où des mains serviles eussent veillé sur leurs désirs, et les terrasses blanches où des harpes eussent rêvé près d'eux sous d'opulentes retombées de roses. C'étaient, là-bas, les misérables joies vulgaires parmi l'ennui conventionnel de la cité, les inimitiés de familles, les chocs de jalouses méchantes, les absences qui allaient les plus longues heures du jour. Là-bas, c'était l'amour attristé parmi le commerce important des hommes.

Il eût été l'amour sans mélange dans la sérénité glorieuse et inviolée des choes de Dieu. Aussi, par le minuit de lune qui avait clos le jour nuptial, sous les manteaux de voyage qu'on avait traditionnellement jetés sur leurs épaules de nouveaux époux, ils avaient fui, sans se retourner, la main dans la main et leurs chevelures en or flamantes, sans souci d'itinéraire convenu, laissant du ciel et du ciel, des plaines et des collines, entre le pays natal et la solitude inconnue où ils allaient ensevelir leur rêve. Le désir de s'aimer, comme on ne s'aimait pas parmi les hommes, de s'aimer au-dessus de tout jusqu'à la tombe, hantait leur course insensée. Ils ne s'étaient arrêtés qu'au matin, ivres de lassitude, défaillant l'un sur l'autre en la peur encore vibrante que, de leur demeure, on n'eût déjà découvert le secret de leur voyage nuptial qui était une fuite éternelle. Et ils avaient vite repris leur course inquiète, la main dans la main et leurs cheveux en or flammes.

...Maintenant, des mois avaient coulé. Ils s'oubliaient. Il n'y avait plus de remords ni de regrets nostalgiques en eux; ils s'aimaient à mourir.

Dans ce vallon perdu, nul être humain ne pouvait troubler la tendresse de leur solitude. Et chaque soir tiède qui devait s'évanouir en clair de lune, ils sortaient, amoureux et continuellement enlacés, de la mesure, pour savourer la bonté grave des choses qu'il ombre fait révéler. Ils étaient divins, errant ainsi par les sentiers obscurs. Ils glissaient, harmonieux et souples, comme deux fils de flamme entre les branches. Leurs bras entre-lacés se croisaient sur leur nuque et leurs mains retombaient, comme des fruits, sur leur poitrine. Leur promenade avait pour but voluptueux la vasque de roche et d'argile où la fontaine était assoupie. Elle avait, sous le crépuscule expirant, les luisances de regards aimants, comme un éclat fiévreux de prunelles qui se vident d'extase. Les deux époux en faisaient le tour durant des heures lentes, alanguis, sans paroles, prêts à défailir de la joie savoureuse qui enveloppait sans secousses leur âme et leur chair, à se voir, à se sentir étreints, avec les choses complètes pour seuls témoins dans la mort poétique du jour. Les chevelures longues des saules qui, au moindre souffle, balayaient les mousses et les eaux, coulaient sur eux des caresses chatouilleuses. Ils tressaillaient, poussaient des petits cris pâmés qui les faisaient se resserrer encore l'un contre l'autre. Parfois ils s'arrêtaient pour se pencher au bord de la fontaine ou entraient dans l'eau jusqu'aux genoux pour y regarder, haletants, l'orgueil triomphant de leur jeunesse, la suavité rythmique de leurs sveltes mêlées et confondues sous la tente blonde et flottante de leurs cheveux. L'ombre se posait comme une tente bleue autour de leur tressaillement. Puis l'angelus tintait au clocher d'un hameau lointain. C'était l'instant suprême qu'ils attendaient, chaque soir heureux. Aux volées mélancoliques qui passaient sur la colline,

Les Propos de Tante Rosalie

Que je vous donne la classique recette du filet de bœuf sauté aux câpres.

Le filet est la pièce ou quartier de bœuf le plus délicate, une entrecôte de ferme, ajoutez un morceau de beurre, un peu de bouillon, un peu de vinaigre et une pincée de râpes. Laissez donner un bouillon et versez cette sauce sur les tranches de filet.

Maintenant une recette fort célèbre et qui est dépe de figurer dans un musée de cuisine: l'aloïau à la Godard.

L'aloïau est la pièce ou quartier de bœuf coupé le long des vertèbres et vers le haut du dos. On distingue entre les morceaux d'aloïau celui de première place, celui de seconde et celui de troisième place. Celui de la première a beaucoup plus de mérite que les deux autres, attendu qu'il contient une plus grande partie de filet. Quand il est gros et tendre, on le met dans une saucière avec la broche avec son propre jus; une heure et demie de cuisson lui suffisent.

Si vous levez le filet d'un aloïau que vous coupez en tranches assez minces, mettez-les dans une saucière avec une sauce aux câpres, anchois, champignons, une pointe d'ail, le tout haché, passé dans un peu de beurre et mouillé avec un bon coulis. Quand vous avez dégrasé la sauce assaisonnez-la de bon goût; mettez-y les tranches de filet avec le jus de l'aloïau, faites chauffer sans qu'il bouille et servez sous l'aloïau.

On me demande encore un remède contre les verrues. Un très bon remède contre les verrues, c'est l'acide pyrolique appliqué soir et matin. Cet acide, lorsqu'il est en solution sert dans quelques préparations domestiques sous le nom de vinaigre distillé; on le trouve en vente en pharmacie. Une partie d'acide pyrolique dans six parties d'eau. On étend ainsi les falsifications si fréquentes et la solution ainsi obtenue a toutes les propriétés du vinaigre distillé. C'est elle d'ailleurs qu'on vend aujourd'hui sous ce nom.

Une mère me conte que sa petite fille a des dartres à la tête.

Voici le procédé: On se lave le matin et le soir avec du savon et de l'eau, et on la lave de nouveau avec de l'eau de chaux ayant servi à purifier le gaz. Cette eau de chaux constitue un composé très hétérogène, de sorte qu'il est impossible de spécifier lequel des composants produit le résultat. Elle confère de la chaleur, de l'harmonie, de l'hydrogène sulfuré, une huile volatile et probablement plusieurs autres composés de nature plus complexe.

Après les gros maux de tête, les petits. On désire un remède contre le hoquet. Je vous en ai déjà tant donné. Enfin en voici un autre: Versez deux gouttes de crésote de godon de hêtre dans un peu d'eau. Terminez par quelques considérations sur l'eau chaude dont on ignore généralement les bienfaits.

Les gens qui d'ordinaire se lèvent le matin froids et languissants, doivent en chercher le cause dans une sécrétion insuffisante de la glande thyroïdienne. On peut souvent remédier en buvant un bon verre d'eau avant de se coucher. Cela aide à la sécrétion nocturne et conserve la fraîcheur et la santé des tissus; on se lève plus fort le lendemain.

L'eau chaude est un des meilleurs agents thérapeutiques. Un bain chaud en se mettant au lit, même par les brûlantes soirées d'été, guérit mieux de l'insomnie que la plupart des drogues.

L'inflammation est presque toujours à des compresses d'eau très chaude, compresses entre autres continuellement. De l'eau très chaude cicatrise les blessures et en outre, si elle est propre, et elle doit l'être, elle aide à stériliser la plaie.

Un remède efficace se trouve presque toujours dans un verre d'eau chaude. C'est l'ancien remède d'un vieux médecin, qui avait une campagne, qui est pour les rhumatismes et aboume les drogues.

Pour Pardessus et Vêtements de printemps, s'adresser à la maison B. A. Leprohon & Cie, tailleurs, rue Notre-Dame, No 1687.

Gin Canadien Croix Rouge

EMILE ESCANDE

Gin Canadien Croix Rouge

COMPTABLE, AUDITEUR, LIQUIDATEUR DE FAILLITES

1598-1600 NOTRE-DAME MONTREAL

LIBRAIRIE FRANCAISE

1632 rue Ste-Catherine

LEGENDE D'AMOUR

(Pour Les Débats)

—Yah! —Zahé!... Ils allaient ainsi, chaque soir, enlacés leurs sveltes adorables comme les jeunes dieux des âges antiques, et ils égrenaient leurs noms comme une prière.

—Yah! —Zahé!... Ils étaient ineffablement beaux et savoureusement jeunes, avec ces noms du ciel qu'ils s'étaient donnés au baptême de leur amour, dans la fontaine des lèvres où coule l'eau tiède et délicate des longs baisers fondus.

Ils avaient fui, loin, très loin des villes et des hommes pour s'aimer, s'adorer et mourir dans les libres caresses et sous les libres cieux. Ils avaient fui vers des solitudes, et c'était en un vallon étroit et profond dont les pentes étaient fourrées de bois obscurs comme d'une toison brune. Une fontaine y somnolait parmi le tressaillement des roseaux, le recueillement des roseaux et la douceur éplorée des saules. L'ombre y était épaisse ainsi qu'un voile de veuve, et si les matins éclatants y débordaient en torrents de clartés tendres, les crépuscules ne tardaient pas à s'y évanouir, violents et figés comme les regards d'extase aux gloires des vitraux. C'était une tombe enchantée où pesait un silence magique, harmonieux du clair sanglot des sources, de la coulée froissante des brises et de la musique des oiseaux heureux.

—Yah! —Zahé!... Ils avaient emporté des poignées d'or au jour de leur fuite; et dans la mesure croulante qu'un vieux paysan leur avait loué, pas un seul instant ils n'avaient regretté la vie de mollesse voluptueuse parmi les cousins profonds où des mains serviles eussent veillé sur leurs désirs, et les terrasses blanches où des harpes eussent rêvé près d'eux sous d'opulentes retombées de roses. C'étaient, là-bas, les misérables joies vulgaires parmi l'ennui conventionnel de la cité, les inimitiés de familles, les chocs de jalouses méchantes, les absences qui allaient les plus longues heures du jour. Là-bas, c'était l'amour attristé parmi le commerce important des hommes.

Il eût été l'amour sans mélange dans la sérénité glorieuse et inviolée des choes de Dieu. Aussi, par le minuit de lune qui avait clos le jour nuptial, sous les manteaux de voyage qu'on avait traditionnellement jetés sur leurs épaules de nouveaux époux, ils avaient fui, sans se retourner, la main dans la main et leurs chevelures en or flamantes, sans souci d'itinéraire convenu, laissant du ciel et du ciel, des plaines et des collines, entre le pays natal et la solitude inconnue où ils allaient ensevelir leur rêve. Le désir de s'aimer, comme on ne s'aimait pas parmi les hommes, de s'aimer au-dessus de tout jusqu'à la tombe, hantait leur course insensée. Ils ne s'étaient arrêtés qu'au matin, ivres de lassitude, défaillant l'un sur l'autre en la peur encore vibrante que, de leur demeure, on n'eût déjà découvert le secret de leur voyage nuptial qui était une fuite éternelle. Et ils avaient vite repris leur course inquiète, la main dans la main et leurs cheveux en or flammes.

...Maintenant, des mois avaient coulé. Ils s'oubliaient. Il n'y avait plus de remords ni de regrets nostalgiques en eux; ils s'aimaient à mourir.

Dans ce vallon perdu, nul être humain ne pouvait troubler la tendresse de leur solitude. Et chaque soir tiède qui devait s'évanouir en clair de lune, ils sortaient, amoureux et continuellement enlacés, de la mesure, pour savourer la bonté grave des choses qu'il ombre fait révéler. Ils étaient divins, errant ainsi par les sentiers obscurs. Ils glissaient, harmonieux et souples, comme deux fils de flamme entre les branches. Leurs bras entre-lacés se croisaient sur leur nuque et leurs mains retombaient, comme des fruits, sur leur poitrine. Leur promenade avait pour but voluptueux la vasque de roche et d'argile où la fontaine était assoupie. Elle avait, sous le crépuscule expirant, les luisances de regards aimants, comme un éclat fiévreux de prunelles qui se vident d'extase. Les deux époux en faisaient le tour durant des heures lentes, alanguis, sans paroles, prêts à défailir de la joie savoureuse qui enveloppait sans secousses leur âme et leur chair, à se voir, à se sentir étreints, avec les choses complètes pour seuls témoins dans la mort poétique du jour. Les chevelures longues des saules qui, au moindre souffle, balayaient les mousses et les eaux, coulaient sur eux des caresses chatouilleuses. Ils tressaillaient, poussaient des petits cris pâmés qui les faisaient se resserrer encore l'un contre l'autre. Parfois ils s'arrêtaient pour se pencher au bord de la fontaine ou entraient dans l'eau jusqu'aux genoux pour y regarder, haletants, l'orgueil triomphant de leur jeunesse, la suavité rythmique de leurs sveltes mêlées et confondues sous la tente blonde et flottante de leurs cheveux. L'ombre se posait comme une tente bleue autour de leur tressaillement. Puis l'angelus tintait au clocher d'un hameau lointain. C'était l'instant suprême qu'ils attendaient, chaque soir heureux. Aux volées mélancoliques qui passaient sur la colline,

Les Propos de Tante Rosalie

Que je vous donne la classique recette du filet de bœuf sauté aux câpres.

Le filet est la pièce ou quartier de bœuf le plus délicate, une entrecôte de ferme, ajoutez un morceau de beurre, un peu de bouillon, un peu de vinaigre et une pincée de râpes. Laissez donner un bouillon et versez cette sauce sur les tranches de filet.

Maintenant une recette fort célèbre et qui est dépe de figurer dans un musée de cuisine: l'aloïau à la Godard.

L'aloïau est la pièce ou quartier de bœuf coupé le long des vertèbres et vers le haut du dos. On distingue entre les morceaux d'aloïau celui de première place, celui de seconde et celui de troisième place. Celui de la première a beaucoup plus de mérite que les deux autres, attendu qu'il contient une plus grande partie de filet. Quand il est gros et tendre, on le met dans une saucière avec la broche avec son propre jus; une heure et demie de cuisson lui suffisent.

Si vous levez le filet d'un aloïau que vous coupez en tranches assez minces, mettez-les dans une saucière avec une sauce aux câpres, anchois, champignons, une pointe d'ail, le tout haché, passé dans un peu de beurre et mouillé avec un bon coulis. Quand vous avez dégrasé la sauce assaisonnez-la de bon goût; mettez-y les tranches de filet avec le jus de l'aloïau, faites chauffer sans qu'il bouille et servez sous l'aloïau.

On me demande encore un remède contre les verrues. Un très bon remède contre les verrues, c'est l'acide pyrolique appliqué soir et matin. Cet acide, lorsqu'il est en solution sert dans quelques préparations domestiques sous le nom de vinaigre distillé; on le trouve en vente en pharmacie. Une partie d'acide pyrolique dans six parties d'eau. On étend ainsi les falsifications si fréquentes et la solution ainsi obtenue a toutes les propriétés du vinaigre distillé. C'est elle d'ailleurs qu'on vend aujourd'hui sous ce nom.

Une mère me conte que sa petite fille a des dartres à la tête.

Voici le procédé: On se lave le matin et le soir avec du savon et de l'eau, et on la lave de nouveau avec de l'eau de chaux ayant servi à purifier le gaz. Cette eau de chaux constitue un composé très hétérogène, de sorte qu'il est impossible de spécifier lequel des composants produit le résultat. Elle confère de la chaleur, de l'harmonie, de l'hydrogène sulfuré, une huile volatile et probablement plusieurs autres composés de nature plus complexe.

Après les gros maux de tête, les petits. On désire un remède contre le hoquet. Je vous en ai déjà tant donné. Enfin en voici un autre: Versez deux gouttes de crésote de godon de hêtre dans un peu d'eau. Terminez par quelques considérations sur l'eau chaude dont on ignore généralement les bienfaits.

Les gens qui d'ordinaire se lèvent le matin froids et languissants, doivent en chercher le cause dans une sécrétion insuffisante de la glande thyroïdienne. On peut souvent remédier en buvant un bon verre d'eau avant de se coucher. Cela aide à la sécrétion nocturne et conserve la fraîcheur et la santé des tissus; on se lève plus fort le lendemain.

L'eau chaude est un des meilleurs agents thérapeutiques. Un bain chaud en se mettant au lit, même par les brûlantes soirées d'été, guérit mieux de l'insomnie que la plupart des drogues.

L'inflammation est presque toujours à des compresses d'eau très chaude, compresses entre autres continuellement. De l'eau très chaude cicatrise les blessures et en outre, si elle est propre, et elle doit l'être, elle aide à stériliser la plaie.

Un remède efficace se trouve presque toujours dans un verre d'eau chaude. C'est l'ancien remède d'un vieux médecin, qui avait une campagne, qui est pour les rhumatismes et aboume les drogues.

Pour Pardessus et Vêtements de printemps, s'adresser à la maison B. A. Leprohon & Cie, tailleurs, rue Notre-Dame, No 1687.

Gin Canadien Croix Rouge

EMILE ESCANDE

Gin Canadien Croix Rouge

COMPTABLE, AUDITEUR, LIQUIDATEUR DE FAILLITES

1598-1600 NOTRE-DAME MONTREAL

LIBRAIRIE FRANCAISE

1632 rue Ste-Catherine

ACADEMIE + Toute cette Semaine. M. GEORGE H. BRENNAN presentera THE COUNTRY GIRL. Avec Mlle KATHRYN KIDDER dans le rôle principal.

